

PAYSAGE DES PYRÉNÉES

Certes, il y a des paysages plus grandioses; les cataclysmes de la nature se sont cristallisés ailleurs dans des formes plus monumentales et sous un plus terrifiant aspect. Je ne connais, en revanche, rien de plus gracieusement beau que cette vallée du Gave, que cet amphithéâtre des Pyrénées, vu de Pau.

Depuis une semaine, échappé aux brusques transitions du printemps parisien, je ne me lasse pas de contempler ce merveilleux décor, accoudé sur la balustrade d'un boulevard: — il s'appelle boulevard du midi et un plein été y règne déjà. J'ai dit décor et je m'explique. Dussiez-vous me prendre pour un esprit de la trempe d'un brave bourgeois qui s'écrie devant les pages les plus sublimes de la nature: «C'est beau comme un décor d'opéra-comique!» — Je crois ici la comparaison juste. Le peintre décorateur, en arrangeant la nature, l'a amoindri; en cherchant les effets, il supprime l'effet de l'ensemble; il met de la symétrie jusque dans l'immensité des cieux et des eaux. Eh! bien, ici, il y a tant de grâce exquise et de coquetterie mignarde, il y a une si parfaite gamme chromatique de tons commençant par la vallée riante et finissant par la note accentuée des pics neigeux; c'est si savamment gradué, si habilement scandé; tous les motifs hétérogènes du paysage se font tellement valoir les uns les autres, avant de se fondre dans un tableau achevé, qu'on cherche au premier abord l'impressario, le metteur en scène de la grande féerie. Il faut un moment de réflexion pour se rendre compte que c'est la nature seule qui a ébauché le carton, groupé les masses, mêlé les couleurs sur la palette, que c'est elle qui a peint, qui a verni, qui a encadré, que c'est elle encore qui a si admirablement éclairé l'œuvre entière par ce soleil éclatant.

Il y a deux moments surtout d'une beauté sans égale.

L'un, le matin. L'impénétrable rideau de brouillard couvre tout le fond du tableau. On ne voit que la vallée étendue à nos pieds, molle encore et somnolente. Le Gave murmure sur les cailloux sa chanson matinale; on aperçoit par ci et par là ses méandres sinueux, à travers les bouquets d'arbres, à la verdure épaisse, gonflée et assombrie par l'humidité. Même profondeur de tons sur les coteaux à la ligne capricieuse, aux doux ondoiements. Les gentils castels, et les villas mignonnes qui les couronnent, s'estompent dans cette teinte grisâtre du matin et acquièrent de grandes proportions. Peu à peu, cependant, le rayon chaud du soleil perce la nue, le brouillard s'éclaircit. La vallée sourit de gaieté printanière; les parterres fleuris qui ornent les coteaux doucement inclinés font ruisseler jusqu'en bas des cascades éblouissantes de fleurs et d'arbustes, et derrière le rideau de gaze argentée, de plus en plus transparent, apparaissent de grands et sombres fantômes. On croirait voir s'avancer et se mouvoir lentement un long cortège de gigantesques pachydermes antédiluviens, aux dos fantastiquement courbés: c'est la chaîne entière des Pyrénées qui se dégage enfin de la brume et qui apparaît aux yeux émerveillés dans toute son immensité. Tordues, hachées, déchirées, elles gisent là, ces masses énormes, silencieuses, imposantes, inviolables, telles qu'elles ont jailli, il y a des milliers d'années, des entrailles de la terre. Leurs pics aigus mordent l'horizon, le crèvent, s'y enfoncent. La neige adoucit à peine la violence de leurs arêtes, resplendissant en haut, tapissant, ouatant abondamment les crevasses et ne se perdant qu'insensiblement dans les stries des rochers et dans la pâle verdure des pâturages. Quand le soleil, en grand maître

des cérémonies, donne le signal, une vie éblouissante anime ces blancheurs: il y a alors un rayonnement, un scintillement un miroitement, un cliquetis des étincelles diamantées qui se renvoient, qui se reflètent les unes dans les autres. Les yeux sont obscurcis, aveuglés; on se détourne involontairement.

L'autre moment de la journée, plus beau peut-être encore, arrive un peu après que le soleil s'est couché derrière la montagne. La sanglante orgie du rouge, qui avait alors envahi le ciel, est remplacée par les demi-teintes d'une suave douceur. Rien de plus exquis que toute la neige sur les sommets, colorée de ces tons, elle devient rose, elle devient mauve; elle se fond et confond enfin avec les masses granitiques qui la supportent dans un bleu uni, lumineux, qui rappelle à s'y méprendre les monts Sabines, diadème royal de la ville des villes, de Rome. L'atmosphère est d'une telle transparence, d'une telle limpidité que la distance est supprimée, que la ceinture des montagnes semble se rapprocher et serrer de plus près la vallée. Quand le crépuscule, toujours trop rapide ici, vient envelopper ce panorama dans son manteau de crêpe tout attristé, on lui murmure un amical: à demain!

ALPH.

BEAUTÉS PITTORESQUES DE LA NATURE

DES INSECTES

Merveilles des insectes. Leurs habitations, leurs ruses et leurs amours

(Suite et fin)

D'autres araignées, appelées *mygales mineuses*, vivent dans le sein de la terre. Souvent un laboureur, en creusant un coin de son champ, est témoin du spectacle le plus intéressant qu'on puisse imaginer. Il découvre une galerie assez large de près de deux pieds de profondeur, tapissée de haut en bas d'un tissu chaud et soyeux qui paraît destiné à empêcher l'éboulement des murs: tout à coup une araignée, tapie au fond de la galerie, s'élance de sa place, et grimpe jusqu'au sommet de la cellule en se servant de cette soie qui la tapissent comme d'une échelle. C'est là qu'on peut admirer le chef-d'œuvre de cet industrieux animal, c'est-à-dire la porte de son habitation. Elle est formée de plusieurs couches de terre détrempées et liées par des fils soigneusement attachés. Sa forme est ronde; elle est à fleur du sol, et doublée intérieurement d'une toile très-forte et très-serrée. Des fils attachent un des côtés de cette porte; ce sont des espèces de pentures sur lesquelles cette porte s'ouvre et se ferme. Ce savant architecte a toujours soin de fixer la trappe du côté le plus élevé, afin qu'elle retombe par sa propre pesanteur. L'entrée forme d'ailleurs une feuillure dans laquelle la porte vient battre, et dont la mesure est si juste, que du dehors il est impossible d'en distinguer les joints: ainsi l'extérieur du nid ne diffère nullement du terrain qui l'environne, et les ennemis de cette araignée n'ont aucun moyen de découvrir sa retraite.

Retirée dans son fort, elle vit sans inquiétude; mais, si elle sent le moindre mouvement dans les fils qui sont tendus dans toute la hauteur de son habitation, aussitôt elle accourt à l'entrée: là, le corps renversé, accrochée par les pattes aux parois de l'ouverture et à la toile voisine, elle se cramponne, oppose une résistance surprenante aux efforts qu'on fait pour soulever sa porte; et, lorsqu'enfin elle est obligée de céder, elle se précipite au fond du nid, où elle attend que ses ennemis décident de son sort.

Comment cet insecte vient-il à bout de creuser sa demeure? avec quels outils est-il tour-à-tour tisserand, maçon et géomètre? La nature a placé au-dessus de l'insertion de ses griffes une suite de dents parallèles et avancées: c'est une espèce de râtelier avec lequel le petit mineur aplanit les parois de sa retraite et achève les brillants travaux que vous venez de contempler.

Le P. Dutertre et plusieurs autres voyageurs ont décrit une espèce de mygale très-redoutée aux Antilles et à la Guiane. Ces araignées monstrueuses peuvent occuper un espace circulaire de sept à huit pouces de diamètre. Suivant mademoiselle de Mérian, elle se nourrit de fourmis, et, à leur défaut, attaquent le colibri et l'oiseau mouche. Il arrive quelquefois que les fourmis, pour se soustraire à la voracité de leurs tyrans, rassemblent une armée considérable, se mettent en marche, les enveloppent d'un million de

rangs, leur ferment tout passage, et les attaquent avec audace. La mygale ainsi cernée n'a plus d'espoir que dans sa vaillance; elles se fatiguent à dévorer ses ennemis, qui se multiplient devant elle, l'irritent, la frappent sans relâche, et l'accablent enfin sous leur nombre.

Les araignées exécutent une immense variété de travaux qui suffirait seule pour convaincre de la prévoyance de la nature. Leur industrie est toujours appropriée au climat qu'elles habitent. Il est des régions où il pleut pendant trois mois de l'année; la terre, pénétrée de toutes parts, leur refuse un asile; leurs toiles inondées ne peuvent les mettre à l'abri. Ici il faut développer une nouvelle tactique; il faut acquiescer de nouveaux talents; mais qui leur apprendra à calculer la force du vent? qui leur dira que les plans inclinés sont favorables à l'écoulement des eaux? La nature. Voyez cette araignée de la Nouvelle-Irlande, au havre Carteret, qui élève, au centre de son filet, une pyramide de soie dont le tissu est impénétrable: elle devine que le vent du sud-est, qui règne dans la saison des pluies, pourrait renverser ce faible ouvrage; aussitôt, comme un habile géomètre, elle incline le sommet de son cône de façon à donner au vent le moins de prise possible; puis, pour empêcher la pluie d'affaiblir le côté qu'elle frappe, elle a soin de l'entourer d'une multitude de câbles, qu'elle attache aux branches voisines à peu près comme le célèbre Fontana lorsqu'il voulut remettre sur sa base l'immense obélisque du pape Sixte V.

Une autre araignée, moins fileuse, se préserve de l'orage en se formant un toit avec une feuille repliée. Tout est combiné pour donner de la solidité à cette demeure: sa pointe, un peu inclinée, est opposée au vent de sud-est pour moins souffrir de son impulsion, et des câbles la retiennent comme la pyramide de l'insecte précédent.

Que si, dans la même région, il est des araignées qui n'ont point reçu une industrie aussi merveilleuse, la nature ne les a cependant pas oubliées. Elles sont couvertes d'une cuirasse très-dure et aussi luisante que si elle était vernie. La pluie glisse sur cette enveloppe; et pendant le plus grand orage, l'insecte guette sa proie et se promène tranquillement au milieu de ses filets.

Quelle que soit notre admiration à l'aspect de cette variété de ruses et d'instinct, elle augmentera encore lorsque nous nous élèverons à des idées plus générales. Contemplez cet insecte qui vit entouré de la nourriture que la Providence lui prépare. Il rampe lentement autour de sa demeure et de sa proie qui ne peut le fuir, tandis que les insectes destinés à vivre du suc des fleurs, comme l'abeille et le papillon, ont été pourvus d'ailes légères, et passent rapidement de prairie en prairie. Une puissance toute divine a prévu que leur nourriture serait disséminée dans une foule de lieux différents, et elle a dit aux vents de les y transporter. Cette prévoyance singulière se montre d'une manière frappante dans le même insecte à l'époque de sa métamorphose. Tant que la chenille, armée d'une mâchoire effroyable, est destinée à ronger le feuillage, elle rampe sur ses pattes courtes, et nombreuses; mais, aussitôt que son masque tombe et qu'elle paraît sous une forme toute aérienne, sa guele est transformée en une trompe qui doit pomper le suc des fleurs: soudain elle est revêtue de quatre ailes brillantes, et, se séparant de la feuille qui lui servait de berceau, elle s'élance dans l'air, vole de bocage en bocage, et ne connaît plus que le plaisir.

Dépendant les ailes ne lui ont pas été données à ce seul dessein. Le papillon, cette fleur aimée, ce roi des insectes qui ne se nourrit que de nectar, ne respire que des parfums et ne se pose que sur des fleurs, est souvent la cause de la naissance et de la beauté de ces fleurs. Ses voyages dans la prairie ont un but secret et mystérieux; il emporte sur sa trompe la poussière fécondante des végétaux, passe de l'un à l'autre, les unit en butinant comme l'abeille; et, pendant que nous admirons la singularité de ses mœurs, la légèreté de ses formes, la grâce de ses mouvements, il embellit tout ce qui nous environne, porte à nos champs de nouvelles nuances, prépare dans la coupe des fleurs les graines et les fruits de la saison prochaine, et montre qu'il ne faut à la nature qu'un faible insecte pour répandre des bienfaits et pour opérer des prodiges.

Les insectes sont des petits ouvriers dont la Providence guide les travaux; ils conservent, ils animent, ils embellissent ses œuvres: on dirait, en voyant leur ardeur, qu'ils ont été créés pour le service de l'homme. C'est ainsi que les sylphes, les nécrophores, les dermestes, les nitidules s'emparent des cadavres, accélèrent leur fermentation en y versant des liqueurs septiques, les dévorent, et préviennent ainsi la contagion que ces cadavres auraient répandue. D'autres insectes, comme les scarabées, les sphéridies, les escarbots, etc., servent à perfectionner les engrais en les réduisant rapidement en poudre; tandis que les carabes, les cicindèles, les empis et les mantes, placés comme des sentinelles au milieu de nos champs, veillent sur les moissons, et travaillent sans relâche à détruire les chenilles qui menacent les fleurs et les feuillages.

Si l'on étudiait les relations qui existent entre les végétaux et les plus petits insectes, on ne cesserait de passer de surprise en surprise. Rien n'est indifférent dans l'univers; tout a un but; chaque atome tient au tout, et

l'éphémère occupe dans la création un rang aussi distingué que la baleine, le lion ou l'éléphant. Les moyens de conservation que les insectes reçoivent à leur naissance sont une preuve irrécusable de leur utilité dans le plan général: mais c'est surtout le spectacle de leurs amours, leur tendresse maternelle, les soins dont ils environnent leur famille, qui décèlent en même temps une puissance qui crée et qui conserve. Le plaisir et l'amour les animent au sein de la poussière. Il semble alors qu'ils soient embellis par une espèce de pudeur. Il en est un grand nombre dont les femelles rampent isolément sur la terre, tandis que les mâles, pourvus de quatre ou de six ailes, voltigent autour d'elles et viennent réclamer leurs faveurs. Le vif luisant allume son flambeau; un insecte ailé l'aperçoit, traverse rapidement les airs, et vient s'abattre à ses pieds. Plusieurs scarabées et papillons nocturnes offrent les mêmes spectacles. La femelle du gal-insecte est immobile; une mouche parée de deux ailes roses reconnaît cette masse informe et vole à ses côtés. Souvent, au premier rayon de l'aurore, des millions de fourmis ailées se présentent à la porte du palais de leur souveraine. Elles voltigent, bourdonnent, se défient et se déclarent une guerre dont l'amour doit être le prix. Attirées par le bruit de leurs jeux, la reine paraît, se mêle à leurs légers bataillons, les anime, les passe en revue, et s'envole soudain avec l'heureux amant qui sut fixer son choix: voluptueusement balancée dans le vague des airs, elle disparaît dans l'espace, où elle cache son ivresse, ses plaisirs et ses amours. Ainsi, partout le mâle sollicite et cherche l'objet de ses desirs; partout il est revêtu d'une parure plus brillante que sa femelle: comme s'il lui était utile de plaire! comme si celle qu'il cherche ne devait céder qu'à sa beauté! O pudeur, fille du ciel, enchantement du cœur, qu'il est doux de te retrouver jusque dans ces atomes animées! Tu n'est point sans doute le résultat de leurs réflexions; mais tu es l'ouvrage de la nature, qui voulut embellir ses œuvres en les voilant de la vertu.

Leurs amours sont pleins de prodiges. Ici je vois une mouche qui pond un œuf aussi gros qu'elle; là est un puceron qui reste vierge et devient mère; ailleurs est un polype qui se multiplie de bouture comme le saule ou la vigne. Un insecte dépose un œuf sur une feuille: d'après l'analogie, on s'attend à en voir sortir un insecte semblable à celui qui l'a pondu; mais la nature, qui se joue de nos raisonnements, va nous ouvrir une route inconnue. D'un insecte ailé vivant de miel, effleurant les prés et les feuillages, va naître un insecte hileux, rampant et couvert de poils. La nature le condamne à s'ensevelir dans un voile de soie. Enfin, laissant sa peau épaisse, il brise ses liens et s'élance dans les airs. Il a changé un état de vie obscur contre une existence brillante et délicate. Tant qu'il rampait, l'amour lui était inconnu: il semble que ce soit pour courir plus vite au plaisir qu'il ait été paré de quatre ailes légères. Déjà il dépose les fruits de sa tendresse sur la verte feuillée. Armé d'une espèce de main, il arrache les poils qui lui servent de vêtement pour en couvrir ses œufs et les préserver des frimas. Mais il ne doit pas goûter le bonheur de la maternité. Ses beaux jours sont passés comme ses peines. Sa famille devient l'héritage de la nature, qui veille sur son berceau et l'environne à sa naissance de nouvelles fleurs et de nouveaux feuillages.

Nous avons jeté un coup-d'œil rapide sur les ruses des insectes, contemplé leurs habitations, étudié leurs lois et leurs gouvernements; mais ce n'est point ici la fin des merveilles. Cette foule d'animaux si industrieux et si petit ne marquent pas les bornes de l'animalité. Des millions d'êtres animés ont été placés dans un point imperceptible: une moisissure, une goutte d'eau, sont des mondes qui ont leurs insectes, leurs poissons, leur végétaux et leurs coquillages microscopiques. C'est l'empire des prodiges et de la féerie. Les uns se balancent légèrement et vont par petites flottes, semblables aux nautilles sur la Méditerranée; d'autres glissent en imitant les ondulations du serpent. Il y en a qui se courbent en arc, se débloquent et se lancent vers les objets qu'ils veulent saisir. C'est là que Muller vit un insecte se briser en éclats comme une bombe, et chacun de ses éclats donner naissance à un insecte semblable à lui; c'est là que Divini aperçut, dans l'intérieur d'un grain de sable, un animal dont le dos était hérissé d'écaillés: bientôt il sortit de son état hermitique, fit un tour de promenade, et il revint ensuite goûter les plaisirs de la solitude.

Si un voyageur nous disait: J'ai découvert sur des plages lointaines un animal qui ressuscite après plusieurs années de mort, et qui ne meurt de nouveau que pour ressusciter sans cesse, un semblable récit trouverait plus d'un incrédule. Mais si ce voyageur ajoutait qu'il peut nous rendre témoins de ce phénomène, s'il daignait enfin l'offrir à nos regards, combien ne serions-nous pas surpris de voir qu'il nous a dit la vérité! Cet animal existe non sur des plages étrangères, mais auprès de nous; c'est un peu de poussière qui nous dérobe une des merveilles les plus surprenantes de la nature.

Le vorticelle rotifère n'est qu'un atome vivant qu'on trouve dans la terre que le vent emporte sur les toits. Aussitôt qu'on humecte d'une goutte d'eau cet atome inanimé, sa vie se